

Lettre de M. Jousse.

Thaba-Bossiou, le 25 juillet 1867.

Messieurs et chers frères,

Nous sommes enfin arrivés au terme de notre long voyage, dans la station même où nous sommes appelés à continuer l'œuvre que notre divin Maître nous avait confiée. Notre trajet de Natal à Thaba-Bossiou s'est effectué en trois semaines.

En passant à Maboulélé, nous avons pu remettre Mlle Marie Keck entre les mains de ses parents, qui nous l'avaient confiée pour l'amener en France, quatre ans auparavant. Il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes sur les bords du Touké, torrent qui coule au pied de la colline où se trouve la demeure de nos amis. Bien qu'il fût presque à sec, la nuit était trop obscure et les abords trop escarpés pour qu'on pût tenter le passage, et comme le lendemain était un dimanche, nous résolûmes de nous rendre à pied dans la station, dont nous n'étions éloignés que d'un kilomètre. Nous pûmes, à la clarté de prairies en feu, traverser à gué le Touké en sautant de rocher en rocher. Nous étions cependant exténués de fatigue, et il ne fallait rien moins que la pensée que nous allions arriver enfin auprès d'anciens collaborateurs pour nous donner des forces.

Je n'essaierai pas de dépeindre la joie de M. et Mme Keck en revoyant leur fille aînée, ni celle de Mlle Marie en embrassant ses chers parents; cela se conçoit plus facilement que cela ne s'exprime. Notre arrivée combla de joie les habitants de la station. Ceux qui étaient déjà couchés interrompirent un moment leur sommeil pour venir nous souhaiter la bienvenue. Rarement, dans ma vie, j'ai apprécié le bienfait d'un jour de repos autant que le lendemain de notre arrivée à Maboulélé, et je crois que cette fois je me serais dispensé sans scrupule du soin de la prédication, si la chose eût été

possible ; mais elle était impossible, et je dus présider le service du matin.

Je profitai de quelques jours de relâche que nous nous donnâmes dans cet endroit, pour envoyer un message à nos frères du Lessouto et les informer de notre prochaine arrivée au milieu d'eux. Nous quittâmes Maboulélé le mercredi matin, et, le soir, par une obscurité excessive et un froid piquant, nous dételiâmes nos voitures sur les bords du Calédon, à quelques kilomètres seulement de la station de Bérée. Le lendemain matin, comme nous venions de franchir le gué de la rivière, nous vîmes apparaître MM. Maitin, Mabile et Duvoisin. Se revoir, après une si longue séparation et la série d'épreuves par laquelle notre mission venait de passer, tenait du prodige ; aussi me fut-il bien difficile de contenir mon émotion. Quelques heures plus tard, nous rencontrâmes trois cavaliers envoyés par Moshesh pour nous souhaiter la bienvenue et l'excuser de ce que le froid l'empêchait de venir lui-même à notre rencontre. Ces messagers, dont deux étaient des fils de Moshesh et le troisième son neveu, nous escortèrent jusqu'à Thaba-Bossiou, où nous ne devons arriver que le lendemain à midi. — Un attelage de bœufs frais nous permet de hâter le pas. Déjà nous apercevons la montagne sur laquelle Moshesh habite ; quelques heures encore et nous serons au terme de notre voyage. Nous traversons la Poutiatsana. Sur l'autre rive, nous attendent une multitude de gens, qui ont fait plus d'une lieue pour venir à notre rencontre. Ma voiture s'arrête pendant le chant du cantique de l'Agneau, exécuté avec ensemble et harmonie. Une vive émotion s'empare de moi en revoyant tant de visages connus et aimés. Je descends pour presser la main à tous ces frères et leur exprimer la joie que j'éprouve à les revoir. Une femme chrétienne prend alors la parole et me répond en ces termes : « Nous remercions le Seigneur qui t'a ramené au milieu de nous. Nous n'espérions plus te revoir, car nous avons été frappés tour à tour par les fléaux de la guerre, de

la famine et de la maladie ; mais Dieu nous a gardés comme un père garde ses enfants. » Nous nous remettons en marche, et, à chaque instant, de nouveaux groupes viennent s'ajouter à notre cortège, qui, sans interruption, chante des hymnes à la louange du Seigneur.

Ma joie était grande, mais elle n'était pas sans mélange. Depuis plus d'une heure déjà, mes yeux avaient cherché dans le lointain cette blanche habitation qui avait servi de demeure aux messagers de la bonne nouvelle dans ce pays, et ils n'avaient aperçu qu'un amas de ruines ! L'asile, le refuge où tant de pécheurs avaient trouvé la paix et le salut, n'offrait plus qu'un aspect désolé. Il n'y avait plus place pour l'illusion : la guerre, avec son cortège de maux, avait passé par là. Elle avait laissé son empreinte sur le presbytère, sur la chapelle, sur l'école et les autres bâtiments de la station. Mais, grâce à Dieu, nous pûmes élever nos regards en haut et les reporter ensuite sur ces chrétiens, pierres vivantes qui composent l'édifice spirituel dont Jésus est la pierre angulaire, et qui encombraient alors les avenues de la station. Il ne pouvait y avoir de place dans nos cœurs que pour l'action de grâce et la prière ; aussi, après avoir dételé nos voitures, offrîmes-nous tous ensemble, sous la voûte du ciel, nos remerciements au Seigneur qui nous réunissait de nouveau dans cette station. Une joie calme et sérieuse se lisait sur tous les visages ; on se rappelait tous les malheurs passés et toutes les délivrances dont on avait été l'objet de la part de Dieu.

Le lendemain même de notre arrivée, Moshesh vint nous souhaiter la bienvenue ; il était accompagné de Moletsané, le chef de Mékuatling. Je reçus Moshesh sous une tente que je dois à la générosité d'un de nos amis de la Suisse. Je remis ce jour-là même, au roi des Bassoutos, un présent de nos frères de Mazamet. Nous lûmes et traduisîmes la lettre qui l'accompagnait. Cette marque d'intérêt a fait grand plaisir, et

je ne doute pas que Moshesh ne témoigne lui-même sa reconnaissance.

Le Seigneur a usé d'une grande bonté envers nous en nous faisant arriver ici dans un temps où l'Esprit saint souffle d'une manière extraordinaire sur le pays. Déjà, près d'une centaine de personnes ont été converties, et le réveil se continue. On voit des hommes et des femmes dont l'opposition à l'Évangile était bien connue rechercher avec ardeur les vérités du salut. Des pécheurs endurcis sont touchés et demandent avec larmes à faire partie du troupeau de Jésus-Christ. Cette œuvre s'opère chez des personnes de tout âge. Nous sommes heureux de pouvoir constater que presque tous les enfants qui fréquentaient notre école du dimanche soir, avant notre départ pour l'Europe, ont été pris dans le filet de l'Évangile.

Ce réveil, dont je ne puis parler plus longuement aujourd'hui, n'est-il pas comme un sceau de l'approbation du Seigneur à notre retour en Afrique ? Dieu ne veut-il pas nous montrer par là que notre œuvre n'est pas encore finie dans le Lessouto, et qu'il a en réserve des bénédictions qui surpasseront en nombre celles déjà répandues sur nous dans le passé ? En revenant ici, je pensais avoir à recueillir les débris d'un troupeau presque détruit par plusieurs années de luttes et de misère, et voici de nombreux auditeurs qui se pressent autour de nous pour entendre la Parole de vie. Notre foi est bien faible ; mais l'amour de Dieu est puissant pour le salut des pauvres pécheurs.

Je désire, Messieurs, exprimer ici la vive reconnaissance que j'éprouve envers M. et Mme Mabile, qui ont eu le courage de venir s'établir au milieu des ruines de Thaba-Bossiou, dans un moment bien critique. Ils ont agi avec foi, avec renoncement, et le Seigneur les a bénis. C'est à leur activité chrétienne que nous devons de retrouver l'œuvre spirituelle dans un état si prospère, après de si grandes calamités. Ils ont arraché à la mort de pauvres créatures que la famine

faisait descendre lentement dans la tombe. Aussi, ces amis, en retournant à Morija, ont-ils emporté l'affection de tout le troupeau. Quant à moi, je n'oublierai jamais ce qu'ils ont fait ici au point de vue spirituel et matériel ; car il faut bien qu'on le sache, ils n'ont pas eu à s'occuper seulement des âmes, ils ont eu à se préparer un abri, à mettre des portes et des fenêtres à la maison du D^r Lautré, qui avait moins souffert que la nôtre. C'est donc encore à l'activité de nos amis que nous devons d'être installés d'une manière assez confortable là où la désolation la plus grande régnait avant leur arrivée ici. Il reste, sans doute, encore beaucoup à faire dans la maison qui nous abrite temporairement ; mais j'ai déjà mis la main à l'œuvre, et avant peu, je l'espère, nous aurons moins à souffrir du froid qui entre par des ouvertures faites dans la muraille, ou par celles qui sont encore dépourvues des portes et des fenêtres qui devraient les fermer.

L'horizon politique semble s'assombrir de nouveau. Moshesh vient d'écrire au Président de l'Etat-Libre une lettre qui sera considérée comme une déclaration de guerre. Le roi des Bassoutos annonce, dit-on, qu'il ne veut reconnaître pour frontières que celles déterminées par Sir G. Grey, et reconnues plus tard par Sir P. Wodehouse. Tout le pays soi-disant conquis est habité de nouveau par les Bassoutos ; toutes les montagnes sont fortifiées. Quelques Boers qui avaient acheté des fermes sur le territoire appartenant aux Bassoutos, n'ayant pas voulu se retirer, ont été tués. La panique est générale dans l'Etat-Libre. Quoi qu'il arrive, nous désirons nous placer sous la protection immédiate de notre Dieu, et, d'avance, nous sommes assurés que son secours ne nous fera pas défaut.

Veillez nous continuer, Messieurs, votre chrétienne sympathie et le secours de vos prières.

Je demeure, en Jésus-Christ, votre tout dévoué,

T. JOUSSE.
